

Elmīrā DĀDVAR
(Université de Téhéran)

Sūvašūn, un roman codé

On peut se reporter à Ferdowsī pour comprendre la signification du titre de ce roman social persan écrit par Sīmīn Dānešvar:

«Si une rafale surgissant de l'espace
fait tomber une orange à terre avant sa maturité
Parlons-nous de justice ou d'injustice,
bienfaisante ou criminelle?
Si la mort est justice, où est l'injustice
Et pourquoi tant de cris pour la justice?»¹

Ainsi Ferdowsī décrit-il la fin de son héros Siyāvaš (celui qui possède le cheval noir). A la mémoire du héros mythique, *Siyāvašan* ou *Sūvašūn* est une cérémonie de deuil qu'on commémore toujours dans la région du Fārs, la région qui fut celle des grands féodaux, des khans. Ce féodalisme dut sa disparition à la naissance de la bourgeoisie commerçante liée à l'extension du système économique occidental. Par ailleurs, le développement et la croissance de l'industrie pétrolière lui portèrent un coup fatal, car les grands gisements de pétrole que les Anglais exploitaient se situaient sur les territoires des

1. La mort de Siyāvaš fait penser à celle de Sohrāb pour qui Ferdowsī composa les vers ci-dessus. Par ailleurs, ces deux morts nous rappellent celle de Yūsef, le héros de *Sūvašūn*.

tribus Bakhtiyārī et Qašqāyī² et ceux des cheikhs arabes au Khuzestān. C'est de cette société en désarroi que Sūvašūn, à mi-chemin entre l'autobiographie et le roman, dresse un constat provocant, critique constante de l'époque de la fin de la Deuxième guerre mondiale. Ce roman montre brillamment l'évolution d'une femme, son auteur peut-être.

Le roman s'ouvre sur une cérémonie, le mariage de la fille du gouverneur du Fārs. Y assistent les personnages-clés du roman, que nous allons rapidement présenter ici. Les Anglais tout d'abord, car ils constituent un des éléments majeurs de la toile de fond politique sur laquelle se déroule l'histoire. Ils sont représentés par Singer, qui vend des machines à coudre après avoir été espion. Il n'a plus rien à cacher et c'est lui qui a le pouvoir. Face à lui, Maç Mahon, le poète irlandais, chante les douleurs de sa patrie, elle aussi sous la coupe des Anglais. Il est parmi les étrangers la figure la plus sympathique et, bien qu'il soit dans le camp de l'ennemi, il fréquente Yūsef Khān et sa famille. Sa lettre de condoléances à Zarī, après la mort de Yūsef Khān, sera toute empreinte de chaleur.

Zarī, l'héroïne du roman, est une provinciale qui a fait de bonnes études chez les missionnaires anglais, à la même école où Sīmīn Dānešvar avait fait les siennes. Elle est accommodante, douce, pacifique, bref très touchante. C'est par son regard que nous découvrons la plupart des scènes. Elle voit et entend tout et son seul souci est de préserver sa petite famille des rafales qui soufflent sur la société où elle vit. Ce sont ces événements extérieurs, au fur et à mesure, qui touchent Zarī et la font évoluer. Des usurpateurs empiètent sur ses biens, commençant par lui demander ses boucles d'oreilles pour la fille du gouverneur, ensuite le poulain de son fils et finalement lui tuant son mari.

Yūsef Khān, le mari de Zarī, est un propriétaire autoritaire

2. La tribu Qašqāyī se déplace dans la région du Fārs. La tribu Bakhtiyārī se déplace dans les provinces d'Ispahan, du Fārs et du Khuzestān. En hiver elle descend vers Behbahān (Khuzestān) et au printemps elle remonte vers les montagnes de Čāhār Maḥāl et Bakhtiyārī, situées entre les régions d'Ispahan et du Fārs.

mais généreux. Il est non seulement le symbole de ce long passé historique dont les temps glorieux se sont éteints mais aussi celui de l'évolution et des changements de pensée des intellectuels iraniens responsables et engagés dans l'opposition, dans les années 1940-50. Il méprise les Anglais et leurs valets, les militaires de l'Etat. C'est ainsi qu'il ne veut vendre, sous aucun prétexte, sa récolte à l'armée étrangère, surtout à l'époque où la famine commence à apparaître dans la région. Son attitude est liée à tout ce que représentent alors les khans dans l'inconscient de la communauté urbaine: ils gardent une aura de conquérants, de force capable de tout bouleverser; longtemps les chefs de ces tribus ont écrit l'aventure et déterminé le destin de la société, chassant avec autorité et détermination les dirigeants affaiblis et corrompus, s'emparant du pouvoir et écrivant ainsi un nouveau chapitre de l'histoire de l'Iran. Quand s'ouvre le roman, les opposants aux dirigeants voudraient que renaissent cette fougue et cette volonté chez les khans, que, les armes à la main, leurs troupes prennent le pouvoir et brisent les despotes en place! Yūsef khān représente donc des valeurs traditionnelles et sa mort sera le symbole d'une évolution nationale.

Par contre, Abolqāsem khān, le frère de Yūsef khān, ainsi que ses cousins ne sont que des mercenaires. A l'opposé de son frère, Abolqāsem khān ne pense qu'à ses intérêts et veut devenir à tout prix député à l'Assemblée Nationale.

Parmi les femmes, 'Ezzat al-dowleh est une vieille aristocrate, maligne et méchante. Elle garde rancune à Zarī qui, autrefois, éconduisit son fils qui la demandait en mariage. Mais en réalité ce n'est qu'une pauvre femme, victime d'une société phallocrate et totalitaire.

Fāṭemeh enfin, la sœur de Yūsef khān, est apparemment une femme opprimée, effacée et passive, mais en fait elle fut autrefois cette femme courageuse qui portait les lettres secrètes de son père au Chah Čerāg, pour les donner à qui de droit. Elle a été traumatisée par la mort de son enfant et la vie n'a plus de sens pour elle:

« ... Quand l'enfant est mort ... dans ce grand jardin ... toute seule ... je savais qu'il était mort; pourtant, je l'ai pris dans mes bras et j'ai couru jusqu'à la rue ... Je suis allée chez mes parents ... Je voulais souffler et avec mon souffle empoisonné réduire tout le monde en cendres. Sūdābeh s'est levée et a pris l'enfant dans ses bras. Elle est devenue sombre mais n'a rien dit. Quelle femme! Elle avait trop chagriné Bibī, mais quelle femme c'était! Elle est partie et revenue. Je lui ai demandé: "Qu'as-tu fait avec mon enfant?" Elle m'a répondu: "On ne sait jamais, peut-être Moḥammad-Ḥosseyṅ, avec son souffle, pourra-t-il ranimer l'enfant". Je lui ai dit: "Tu blasphèmes, il n'y a que Dieu qui ranime"». ³

C'est ici qu'il nous faut parler du statut traditionnel de la femme en Iran, car c'est par rapport à ce statut que le roman prend aussi son sens. Yaḥyā Āriyanpūr écrit très justement:

«Au fil de l'histoire de l'Iran, à l'exception du nom de quelques-unes, on ne parle pas des femmes, et nous ne connaissons pas leur vie réelle. Dans une histoire vieille de milliers d'années, nous ignorons l'importance de leur rôle et de leurs devoirs familiaux (de mère, d'épouse) et sociaux, ainsi que leur présence à l'occasion des cérémonies familiales ou nationales». ⁴

Or, *Sūvašūn* nous présente une femme qui brise le joug. Bibī, la mère de Yūsef khān, mère au foyer, docile et soumise, jusqu'à ce que, blessée par l'infidélité de son mari, l'homme le plus respectable de la ville, elle se révolte contre le concubinage qu'il entretient, quitte son foyer et se rend aux lieux saints où elle mourra dans la misère. Victime des mœurs, c'est ainsi que cette femme courageuse fait l'ultime choix de sa vie.

Devant elle nous avons la concubine de son mari, une danseuse présentée comme un objet de désir, un havre de plaisir et de sensualité:

« ... Elle était danseuse ... dans sa main, elle tenait un morceau de soie pareil à sa robe. De peur de ne pas réveiller les colombes, elle dansait très lentement. Une fois la danse terminée, elle a fait s'envoler les colombes. ... Alors là j'ai vu mon père, ce grand homme vénéré par toute la ville qui, assis devant elle, l'éventait

3. Sīmīn Dānešvar. *Sūvašūn*, Téhéran, *Khvārazmī*, 1371, p. 72.

4. Yaḥyā Āriyanpūr. *Az Ṣabā tā Nīmā (De Ṣabā à Nīmā)*, Téhéran, Djibi, tome 2, 1354, p. 239.

avec un éventail». ⁵

Il est évident que cette danseuse est responsable de la fuite de Bībī et qu'elle l'a fait beaucoup souffrir mais le lecteur n'arrive pas à l'accuser car c'est pour donner un sens à sa vie, pour rendre stable sa situation, bref pour avoir un foyer à elle que cette femme abandonnée et dégradée séduit l'homme le plus honnête de la ville.

Au fil du roman on arrive au point culminant: la situation sociale et politique devient de plus en plus grave, l'armée étrangère accapare les récoltes et les provisions de la région dont elle a un constant besoin. Une année de disette s'annonce dans la région. Yūsef *khān* et ceux qui sont du même bord que lui essaient de faire comprendre aux chefs de tribus la situation angoissante du pays. Ils se mettent d'accord pour garder leurs provisions pour le peuple. La ville est occupée par l'armée, le typhus fait des ravages et le chaos s'installe. Zarī, qui au début voulait garder sa famille à l'écart de tout ce désordre, voit la pénible réalité s'infiltrer jusque chez elle. Elle ne veut pas que son mari affronte les usurpateurs alors que pour celui-ci c'est un devoir:

«Pour nos pères, c'était plus facile, aujourd'hui si on demeure les bras croisés ce sera plus difficile pour nos fils». ⁶

Alors Zarī prend son courage à deux mains pour résister, affronter et ne pas se plier à la volonté de l'ennemi.

Sīmīn Dānešvar nous décrit avec finesse les relations entre les rebelles, les rivalités des autorités régionales, les jalousies et les mesquineries, les trahisons et les combats au sein de la société. Avec une grande justesse d'expression, elle nous peint les deux visages de Chiraz: celui de la ville des beaux jardins, des fontaines, des fleurs parfumées, des légendes; et celui d'une ville famélique où les porteurs ne demandent pas

5. Sīmīn Dānešvar. *Sūvašūn*, p. 73.

6. *Ibid.*, p. 198.

de l'argent mais du pain.

Les derniers chapitres du livre nous montrent la fin de Yūsef khān, transposition moderne de celle de Siyāvaš, le héros légendaire. Malgré les avertissements de son entourage, il mène une lutte opiniâtre contre les ennemis:

«... Il était seul devant ses innombrables adversaires, comment pouvait-il les chasser... La première fois que, de loin, j'ai aperçu l'arbre aux mèches de cheveux j'ai pensé que c'était un arbre votif et que c'étaient des lambeaux de tissus noirs, jaunes etc., noués aux branches, mais de plus près, j'ai compris que ces lambeaux de tissus étaient des tresses de cheveux suspendues. Ces tresses de cheveux étaient celles des femmes ayant perdu leur jeune époux... leur fils ou leur frère». ⁷

Yūsef khān imagine qu'il peut prendre Chiraz en combattant. La rébellion est pour lui une tradition indéracinable, mais jusqu'à quand le restera-t-elle? Il a l'intention de demeurer un héros dans «un pays où les braves sont castrés et où il ne reste aucune possibilité de lutte». Alors qu'il quitte la ville pour aller protéger la récolte de blé de son peuple, une balle siffle devant la porte du dépôt de blé et Yūsef khān s'écroule, victime de son intransigeance.

Cette mort, à la fin du roman, marque la sortie des khāns du cours de l'histoire, leur disparition des feux de la scène sociale. Elle symbolise le martyre d'un héros que l'Histoire a détruit à l'issue d'une tragédie semblable à celle de Siyāvaš, celui qui possédait le cheval noir, celui qui fut tué à l'instigation de Garsīvaz, l'oncle de son épouse Farangīs.

La mort de ce "guerrier" qui a lutté contre les collaborateurs du régime, est une allégorie de l'avertissement national, comme le dit Sīmīn Dānešvar: «J'ai tué Yūsef le 29 *mordād* tandis que je voulais dire le 28...» ⁸

C'est là que le personnage de Zarī tourne aussi à l'allégorie. A la mort de son mari elle attend son quatrième enfant, mais dorénavant elle n'est plus la femme qu'elle était. Elle a de la vie une nouvelle conception. Plus jeune, à l'école, elle n'a

7. *Ibid.*, pp. 276-277.

8. Sīmīn Dānešvar, entretien in *Mofīd* (revue trimestrielle), 1366/1987.

pas voulu s'incliner devant la directrice anglaise et lui baiser la main; alors à présent pourquoi devrait-elle se soumettre? Lorsque 'Ezzat al-dowleh lui rapporte ses boucles d'oreilles qu'elle avait tant aimées, elle les refuse:

«... C'était une petite boîte noire veloutée; elle l'ouvrit. A l'intérieur ses boucles d'oreilles en émeraude brillaient. Elle eut mal au cœur. Le jour de leur mariage, Yūsef les lui avait données. Les yeux de Yūsef avaient le même éclat que ces émeraudes-là. 'Ezzat al-dowleh sourit et dit:

«Je savais que tu serais heureuse de les avoir retrouvées. C'est à cause de moi que tu as perdu tes boucles d'oreilles, c'est pourquoi, hier je suis allée chez le gouverneur et je les lui ai demandées pour toi».

Zarī lui jeta un coup d'œil et dit: «Vous vous moquez de moi?»⁹

La mort de Yūsef a bouleversé Zarī qui tient maintenant un langage de révolte:

«Je voulais élever mes enfants avec tendresse et dans un milieu paisible, mais maintenant je les élèverai dans la haine. Je donnerai le fusil à Khosrow (son fils)».¹⁰

Elle veut poursuivre la route que suivait son mari, lorsque le Dr. 'Abdollah khān¹¹ lui dit avec lucidité:

«L'homme est fragile, mais aucune force, dans ce monde, ne peut dépasser sa force spirituelle à condition qu'il ait la volonté et la connaissance».¹²

Son évolution s'accomplit:

«... non seulement une étoile, mais mille étoiles illuminèrent son esprit. Elle savait que, dans ce monde, personne et aucun événement ne pourrait plus lui faire peur».¹³

Le dernier chapitre du roman est consacré aux obsèques de Yūsef khān. Le deuil du khān est un deuil nécessaire, réclamé depuis des centaines d'années par la nécessité his-

9. Sīmīn Dānešvar. *Sūvašūn*, p. 283.

10. *Ibid.*, p. 254.

11. Ce personnage n'est autre que le père même de l'auteur.

12. Sīmīn Dānešvar *Sūvašūn*, p. 287.

13. *Ibid.*, p. 288.

torique. Lorsque Yūsef khān quitte la scène sociale, tout le monde ressent un vif chagrin; ses amis veulent que ses obsèques soient une manifestation publique pour qu'ils puissent montrer leur chagrin, leur douleur à la mort de leur héros, mais les militaires font front et la manifestation tourne à l'émeute. Yūsef khān sera enterré la nuit, dans l'obscurité.

Dans une perspective historico-sociale, la mort du Khan amène l'avènement d'une nouvelle naissance dont l'écrivain connaît le secret et qu'elle traduit par la lettre de condoléances de Mac Mahon:

«Ne pleure pas sœur!
Un arbre germera dans ton jardin,
Des arbres dans ta ville,
Et beaucoup d'arbres dans ton pays.
Le vent transmettra le message d'un arbre à l'autre,
Et les arbres interrogeront le vent:
– Sur ton chemin n'as-tu pas rencontré l'aurore?»¹⁴

Sūvašūn est donc bien un roman codé, composé de deux strates: celle de l'apparence et, à l'intérieur, celle de la réalité: «La strate extérieure montre les malheurs de Zarī et de sa famille au début de 1322/1943. A l'intérieur de l'Iran, Zarī veut sauvegarder son petit royaume des tumultes, de la famine, des épidémies et de la mort; mais finalement la guerre et d'autres fléaux de ces années-là s'abattent sur elle. Il n'est pas difficile de découvrir la strate intérieure ou codée de *Sūvašūn*. Par exemple, la maison de Zarī est l'Iran entier, et Zarī est la femme iranienne. Et Yūsef représente la couche intellectuelle de ce pays . . . Bref le fléau qui s'abat sur cette femme est celui qui s'abat sur le pays».¹⁵

M.-'A. Sepānlou, dans *Les écrivains de l'avant-garde*, exprime ainsi son opinion: «*Sūvašūn*, auprès des lecteurs, a eu un grand succès, mais de plus, ce roman est la première œuvre complète dans le genre romanesque iranien».¹⁶

14. *Ibid.*, p. 306.

15. Sīmīn Dānešvar, entretien in *Mofīd*, 1366/1987.

16. M.-'A. Sepānlou, *Nevisandegān-e pīšrow*, Téhéran, Zamān, 1357, p. 179.

Œuvre complète, n'en doutons pas, broderie de mots ensanglantés qui unit les tumultes violents à une musique douce, jouée en sourdine.

* * *

Sīmīn Dānešvar, écrivain contemporain de l'Iran

Née à Chiraz en 1300/1921, dans une famille aisée, Sīmīn Dānešvar, durant ses brillantes études universitaires, rencontre Djalāl Āl-e Aḥmad. Frappée d'admiration pour une intelligence qu'elle reconnaît supérieure à la sienne, elle subit l'ascendant de Āl-e Aḥmad et devient son épouse. Plus tard un séjour en Californie lui permet de compléter son initiation à la littérature et à l'esthétique.

Sa carrière d'écrivain commence dans les années 1940 avec un recueil de nouvelles intitulé *Ātaš* (Le feu, 1327/1948). Puis c'est *Šahrī čon Behešt* (Une ville comme Paradis, 1340/1961). Ces thèmes ne manquent pas d'intérêt, mais ils sont loin encore de son chef-d'œuvre *Sūvašūn* (1348/1969) dont nous venons d'analyser le thème. Elle écrira plus tard *Ġorūb-e Djalāl* (Le crépuscule de Djalāl, 1348/1969), *Be ke salām konam?* (A qui devrais-je dire bonjour? 1353/1974), *Jazīre-ye sargardānī* (L'Île de l'errance, 1372/1993).

Riche d'expériences et goûtant avidement la vie, c'est lorsqu'elle nous parle de son entourage et de ses souvenirs, que Sīmīn Dānešvar nous intéresse le plus. Toujours accueillante, elle est restée, malgré son âge, un écrivain fécond et ses œuvres nous permettent de mieux connaître et d'admirer une des personnalités les plus attachantes de l'intelligentsia iranienne contemporaine.